



Paris, le 18 août 2021

Le Président

Mon colonel, mon cher Jean,

S'il faut résumer en quelques mots votre vie de soldat, 3 exclamations viennent aussitôt à l'esprit :

- Quel parcours !
- Quel exemple !
- Que d'exploits !

Qu'on en juge !

Vous êtes né en 1926, d'une famille de militaires. C'est donc tout naturellement que vous suivez l'exemple familial et embrassez la carrière des Armes. A 14 ans, en 1940, alors que les Allemands rentrent dans Lyon, vous êtes aux côtés de votre père qui, avec beaucoup d'astuces, fait évader un prisonnier corse. A 17 ans, avec l'accord parental, vous rejoignez le maquis et de là, un régiment des forces françaises de l'intérieur. Peu après, vous vous présentez au concours pour devenir officier, que vous réussissez en 1945.

Très tôt, vous vous définissez comme « Français de corps, d'esprit et de cœur mais Corse de sang ».

Après une année à Coëtquidan, vous choisissez l'infanterie. Cependant, la Légion étrangère où vous souhaitez ardemment servir vous est fermée car vous êtes, vous dit-on, trop jeune. Vous êtes donc affecté au 4^{ème} régiment de tirailleurs algériens durant près de 2 ans avant de rejoindre, enfin, la grande famille des képis blancs, en 1948.

Mais à Sidi Bel Abbès, nouvelle déconvenue : le colonel Gauthier vous refuse l'affectation dans l'un des 2 bataillons étrangers de parachutistes que vous demandez car, dit-il :

- On y envoie que des officiers ayant déjà une bonne expérience de la Légion étrangère.

Vous rejoignez donc le 2^{ème} régiment étranger d'infanterie et embarquez pour l'Indochine le 31 décembre 1948. A votre arrivée, vous voilà chef de poste puis en unité d'intervention dans la région de Tourane. Dans ces missions inconnues et difficiles, qui réclament courage, sang-froid, ténacité, vous brillez et obtenez vos premières citations.

En 1951, vous achevez ce premier séjour et retrouvez Sidi Bel Abbès où vous êtes responsable de la formation des gradés de la Légion étrangère. Mission bien différente de celles que vous avez déjà remplies et qui exigent exemplarité, sens pédagogique, jugement. Vous y excellez tout autant et c'est sans doute la raison pour laquelle on vous refuse l'affectation au bataillon de Corée que vous sollicitez. Les chefs que vous servez ne veulent pas se séparer de vous mais vous reconnaissent pour ce que vous êtes : un intrépide meneur d'hommes, un chef exemplaire, un magnifique officier.

Vous obtenez, après 2 ans d'éminents services, votre mutation au 1^{er} bataillon étranger de parachutistes que vous rejoignez en mars 1953.

Cette unité d'assaut, prestigieuse et incomparable, multiplie les opérations au Laos puis au Tonkin. Elle est de tous les combats, surtout les plus durs et, une fois de plus, vous y excellez. Naît aussi, entre vous et l'extraordinaire soldat qu'est le capitaine Cabiro, une profonde amitié. Car Cabiro, « Le Cab » comme on le surnomme dans toute l'Indochine, a reconnu en vous le guerrier, le seigneur, l'indomptable. Il a aussi repéré l'homme de cœur, le fidèle, le serviteur. Il a détecté en vous les qualités qui ont déjà marqué et marqueront encore, jusqu'à votre dernier souffle, votre existence.

En novembre, c'est l'opération « Castor », le saut opérationnel du bataillon, suivi de la prise de la vallée de Dien Bien Phu.

Les missions de reconnaissance ou de nettoyage se succèdent sans relâche. Les accrochages se multiplient. Le 1^{er} BEP est de tous les coups durs. Vous vous y illustrez comme adjoint du commandant de bataillon, de même que « Le Cab », le lieutenant Martin dit « Loulou » ou le lieutenant Brandon. En janvier, au cours de l'un d'eux, vous êtes blessé. C'était inévitable puisque, comme toujours, vous étiez en tête, affichant un invraisemblable mépris du danger, galvanisant vos légionnaires, défiant l'ennemi. Après 15 jours de soins à l'hôpital Lanessan d'Hanoï, vous êtes impatient de retrouver vos camarades du 1^{er} BEP. Les médecins ne sont pas de cet avis mais autorisent malgré tout, votre sortie.

La vérité est celle-ci : « On ne refuse rien à des hommes comme vous », pour reprendre la réponse fameuse du chef mexicain au 3 derniers défenseurs de l'hacienda de Camerone qui demandent à conserver leurs armes et exigent le soin de leurs blessés.

Vous voilà de retour à Dien Bien Phu, au 1^{er} BEP. Une belle surprise vous y attend : le commandement de la 1^{ère} compagnie. Vous en prenez la tête une semaine avant la grande attaque des Viets du 13 mars 1954.

Les bombardement se multiplient. Vous n'en avez cure et entretenez le moral de vos légionnaires en étant proche de chacun d'eux, en communiquant votre inébranlable confiance, en manifestant votre attachement à tous. Mais vous trépignez car on ne vous engage pas en contre-attaque. Pas encore...

Le 30 mars, c'est la seconde grande attaque des Viets. Cette fois vous êtes en première ligne, en renfort du bataillon de tirailleurs marocains qui tient l'un des points d'appui, la colline Eliane 2. La situation est grave. Nombre de tirailleurs, démoralisés, refusent de se battre et tentent de fuir. Vous les en empêchez, aidé de vos légionnaires. « *Courage les tirailleurs ! La Légion est avec vous !* » leur criez vous. Les Marocains reprennent espoir et ceux qui ne sont pas parvenus à fuir engagent vaillamment le combat aux côtés de vos légionnaires-parachutistes, à 1 contre 8.

Vous êtes partout durant cette terrible nuit du 30 mars 1954 ! Vous vous exposez, vous galvanisez les hommes, vous faites le feu à leur côté, vous vivez ce qu'ils vivent, vous êtes comme eux.

Cette nuit-là, Eliane 2, c'est Verdun ! Un déluge de feu, une pluie d'obus, des rafales incessantes, des explosions, des tirs ininterrompus, un air irrespirable marquent ce combat d'une intensité inouïe.

Le lendemain, les combats se poursuivent. En fin de nuit, l'inévitable se produit : vous êtes grièvement blessé. Il faut vous évacuer contre votre gré. Votre ami, le médecin-lieutenant Jean-Louis Rondy, le toubib du 1^{er} BEP effectue les premiers soins au pieds d'Eliane 2.

A l'aube, les Viets reculent. Tous les points d'appui sont tombés sauf le vôtre.

Votre folle intrépidité, votre énergie indomptable, votre incroyable force d'âme ont dominé une bataille qui paraissait perdue d'avance, qui était perdue d'avance.

Cette nuit-là, comme si souvent dans le passé et par la suite, vous fûtes Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche.

Cette nuit-là, 2 lieutenants ont sauvé Dien Bien Phu. Vous êtes l'un d'eux.

Cette nuit-là, vous et Eliane 2 êtes entrés dans l'histoire.

Le 16 avril, avec les meilleurs des officiers et des sous-officiers de la vallée, avec Martin, dit « Loulou », une autre grande figure du BEP qui était l'un de vos grands amis, avec Brandon, Botella, Tourret et quelques autres, vous êtes promu au grade supérieur. Capitaine « au feu », une promotion rarissime.

Votre blessure est grave. Elle vous éloigne un temps de votre chère compagnie.

Vous la retrouvez quelques jours avant l'assaut décisif, fin avril 1954. Avec le lieutenant de Stabenrath dit « Le Stab », encore un héros et un ami, vous la commandez dans un ultime combat héroïque où vous êtes grièvement blessé. Dans votre état, impossible d'échapper aux Viets. Vous êtes fait prisonnier tandis que le Stab, juste à côté de vous, agonise.

S'ensuit la marche interminable vers les camps de la mort du Vietminh. Une épreuve effroyable où périssent nombre de camarades, de soldats inconnus, de blessés. Votre calvaire se poursuit au camp numéro un où, sous-alimenté, sans aucun soin, épuisé, vous subissez le révoltant « lavage de cerveau » quotidien pratiqué par vos bourreaux. La torture morale s'ajoute à la torture physique. Les $\frac{3}{4}$ des captifs ne reviendront pas...

Mais vous êtes un roc. Vous survivez et êtes libéré, parmi les derniers, début septembre 1954.

Vos exploits sont connus. Ils vous valent la Légion d'honneur à 28 ans. Ils justifient que l'on vous affecte comme aide de camp du général Blanc, le chef d'état-major de l'armée de terre. Une affectation de grande confiance où l'homme de guerre que vous êtes excelle comme sur le champ de bataille alors même que ce nouveau métier est, pour ainsi dire, aux antipodes de celui que vous exercez depuis tant d'années. C'est à regret que le général Blanc accède à votre souhait de servir en Algérie. Mais il vous impose une voie nouvelle en ces termes :

- *« Vous voulez servir en Algérie ? Très bien, je vous y envoie. Mais je ne vous affecte pas chez les légionnaires-parachutistes. Vous irez dans une unité des opérations spéciales. Rien n'est plus précieux que les opérations spéciales. Les opérations spéciales, c'est l'avenir ! C'est la voie que doivent suivre les meilleurs et vous en êtes ».*

Alors commence une nouvelle aventure, celle des opérations spéciales, celle des missions délicates, celle qui demande beaucoup d'intelligence et dans laquelle, qui peut en être surpris, vous excellez.

Dans cette guerre compliquée, difficile, imprévisible, vous êtes digne de tous les éloges, ce qu'attestent les nouvelles citations qui viennent orner votre poitrine et, bientôt, le grade d'officier dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Respectant avec toute la rigueur qui vous caractérisait, le caractère confidentiel des opérations spéciales que vous avez conduites ou auxquelles vous avez participé au sein du 11^{ème} Choc, vous ne vous êtes jamais prononcé sur ce sujet. Il ne sera donc pas possible, ici, de rappeler vos faits d'arme, vos succès, vos exploits.

Suivront, après la fin de cette « guerre cruelle », des affectations diverses, plus calmes que les précédentes, où, avec un dévouement admirable, une conscience professionnelle à toute épreuve, une disponibilité de tous les instants, vous remplissez les missions diverses et variées, rarement passionnantes pour un homme comme vous, qui vous sont confiées.

Vous demeurez, à cette époque, comme depuis plusieurs années déjà, très proche de vos camarades qui ont participé à la révolte d'avril 1961 et ont été emprisonnés ou de ceux qui, dégoûtés par la fin de l'Algérie française, sont partis tenter leur chance sous d'autres cieux. Ils ont pour nom, entre autres, Cabiro, Bonnelli, Martin, Faulques, des noms qui appartiennent à l'histoire. Ce sont aussi des sous-officiers et de simples légionnaires que vous assistez afin qu'ils se ré-insèrent dans un monde

qu'ils ne reconnaissent pas : celui du temps de paix, celui de la mort de l'Empire, celui de la fin des grandes aventures humaines et guerrières...

Pour tous et surtout pour « les plus petits », selon votre expression favorite, vous êtes là...

Vous avez aussi connu le monde de l'entreprise, de celle que vous avez fondée après avoir quitté l'armée, au milieu des années 70. Encore une nouvelle vie dans un univers inconnu, où vous avez excellé. Une nouvelle vie qui ne sera pas retracée ici, dans le cadre de l'éloge militaire qui vous est dû. Une nouvelle vie où il y aurait pourtant tant à dire, où vos innombrables et magnifiques qualités de cœur, d'énergie, d'intelligence ont fait merveille.

La sanction de votre parcours de soldat, de votre exemplarité, de vos exploits ? Elle tient en quelques mots : 10 citations dont la plupart à l'ordre de l'armée et la Grand-Croix de la Légion d'honneur, la plus belle et la plus haute des distinctions qui peut être attribuée à un homme, à un soldat.

Vous nous laissez, mon colonel, cher Jean, un testament d'Honneur et de Fidélité.

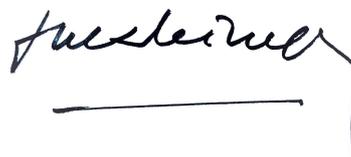
Je conclurai avec ces vers de Charles Péguy qui semblent avoir été écrits pour vous et les chevaliers Bayard de toutes les guerres :

« Mère, voici vos fils, qui se sont tant battus !
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère !
Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée ! »

Au revoir, mon colonel.

Au revoir Jean, notre ancien, notre exemple, notre frère.

Contrôleur général des armées Philippe de Maleissye

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Philippe de Maleissye', with a horizontal line underneath it.